

[Texte]

Mr. Lang: That is a fairly broad sweep.

Let me start by disposing of the question with regard to the LIP programs. We did try to assure that, in any case where a legal or quasi-legal service was being provided, the Department of Justice had a chance to examine the program to see whether it met certain criteria that we felt were important. It included some assurance that the way in which any legal service was being provided was consistent with the legitimate role of law societies in seeing that proper advice was given, and carefully given. That role of law societies we have maintained in our own granting programs. It is not that we want necessarily to be held back until every law society is happy with a change, but we like to be able to discuss with them the program we may be supporting to be sure that they are sympathetic with it.

In a general way, the community groups are involved to intensify the kind of contact that can exist between the people who need the service and the provision of the service itself. They are active in a variety of community groups that, in effect, outreach the people who may need the help. They help to bring the people in to the service that can be provided.

Mr. Blaker: What you are suggesting is that the activity of the community group is not necessarily to provide the actual legal advice, but rather to put together the adviser and the group.

Mr. Lang: Generally speaking, a qualified lawyer will be supervising. The pattern varies a bit but very often, I think in most cases, it is really law students at university law schools who give their time to assist in the provision of advice under the supervision of the lawyer directing the program. The advice is less skilled than that of a fully trained lawyer. But it is being given to people who might otherwise be without advice altogether or who might not be willing to pay for the services of a fully trained lawyer.

Mr. Blaker: In relation to the expression "para-professionals," I am familiar with a couple of other jurisdictions. For example, I might refer to the situation in France. There you have not less than four, and I think it may be as many as six different classifications of people who, in terminology related to Canada—whether civil law or common law—practice the law to one degree or another. A perfect example is the druggist, or pharmacist, who is capable of practicing law in France. Are we getting to the point where, your in definition of para-professional, we are going to extend the capacity to offer legal advice to whole new groups of people who have no recognized legal training?

Mr. Lang: That is really a question that will have to be directed to some extent to the law societies because they generally have a say in the question of whom can give legal advice.

• 2135

I have expressed my own view on a number of occasions that this kind of development is a good thing and one that law societies should welcome. In other words, persons not trained with six or so years of university, including three years at law school, may be competent usually under the supervision or direction of rules and law societies to give a certain kind of advice to people who seek it. That is a notion that is developing, I think, in this setting, but it could be argued on its own merits.

[Interprétation]

M. Lang: Vous touchez à beaucoup de questions.

Je vais commencer par les programmes PIL. Nous avons tenté de nous assurer que dans les cas des services juridiques ou quasi-juridiques, le ministère de la Justice examine les programmes pour s'assurer qu'ils répondent à certains critères très importants à notre avis. Cet examen comporte certaines garanties de la façon dont les services juridiques seront dispensés pour qu'ils soient conformes au rôle légitime des sociétés juridiques, pour que des conseils judiciaires soient donnés. Ce rôle des sociétés juridiques est maintenu dans nos programmes de subventions. Nous ne voulons pas nécessairement en venir au point où chaque société juridique acceptera ce changement, mais nous voulons discuter avec elles des programmes que nous appuyons, pour être sûrs qu'elles sont d'accord.

De façon générale, les groupes communautaires intensifient le genre de rapports qui existent entre les personnes qui ont besoin des services et celles qui dispensent les services. Ces personnes travaillent dans divers groupes communautaires qui, en réalité, tendent la main à ceux qui sont dans le besoin. Elles présentent ces personnes au service.

M. Blaker: Vous semblez dire que l'activité du groupe communautaire n'est pas nécessairement de fournir le conseil juridique, mais plutôt de faire se rencontrer le conseiller et le groupe.

M. Lang: De façon générale, un avocat compétent surveille ce travail. Les méthodes peuvent changer, mais très souvent dans la plupart des cas, ce sont souvent des étudiants en droit des écoles de droit universitaire qui donnent ce genre de conseils sous la surveillance d'un avocat en charge du programme. Évidemment ces conseils ne sont pas du calibre de ceux que pourrait donner un avocat expérimenté, mais ils s'adressent à des personnes qui autrement n'en auraient pas du tout, ou qui ne veulent pas payer les services d'un avocat expérimenté.

M. Blaker: Je connais, quant à l'expression «auxiliaires de profession», quelques autres domaines. Je pense par exemple à la France. Vous en avez là pas moins de quatre et vous avez je crois six différentes catégories de personnes qui, selon nos propres expressions au Canada, que ce soit en droit civil ou en droit coutumier, exercent le droit à un niveau ou à un autre. L'exemple parfait est celui du pharmacien qui peut pratiquer le droit en France. Dans notre définition des auxiliaires de profession, en sommes-nous au point où nous allons permettre à de nouveaux groupes qui n'ont pas de formation juridique reconnue de donner des conseils juridiques?

M. Lang: Je pense que cette question devra être posée d'une certaine manière aux associations juridiques car ce sont généralement elles qui ont leur mot à dire lorsqu'il s'agit de savoir qui peut donner des conseils juridiques.

J'ai exprimé à maintes reprises l'opinion que c'est une bonne chose que les associations juridiques devraient bien accueillir. En d'autres termes, les personnes qui n'ont pas été à l'université pendant à peu près six ans, y compris trois ans dans une école de droit, peuvent être compétentes pour donner certains conseils aux personnes qui en ont besoin, si elles sont surveillées ou dirigées par des normes et des associations juridiques. C'est une idée qui se fait jour, je crois, dans ce contexte, mais on pourrait la défendre en invoquant simplement son bien-fondé.